

Trois noëls de la Croix-Rouge

Autor(en): **Merz, G. / Fort, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **60 (1950-1951)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558590>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Après que nous ayons attendu un long moment jusqu'à ce que nos papiers soient vérifiés, les lourdes grilles s'ouvrent enfin. Nous pouvons entrer dans la cour de la caserne où sont internés plus de deux mille cinq cents Hongrois. Le chef du camp nous attend. C'est grâce à lui que la délégation de la Croix-Rouge suisse à Budapest a reçu, seule, la permission de passer ce jour de Noël au camp et de distribuer une collation à chaque prisonnier. Nous le suivons dans les caves du bâtiment, où sera célé-

LES NOËLS

Elles sont longues, les soirées d'hiver. On se tient volontiers auprès d'une cheminée, en silence, à poursuivre quelque songe ou à écouter une voix. Ce soir, ce sera la mienne, de voix, que vous entendrez. Ce que je vais vous raconter, cela vous semblera comme un conte. Ses héros, pourtant, ne sont ni des fées ni des princesses. Cette histoire, c'est simplement celle de quatre enfants et de deux journées de Noël.

DE ROMANO

Douze mois passèrent. Tant de choses arrivèrent.

Le papa, dans un moment de désespoir plus violent, se jeta sous un train. Il avait tellement changé depuis la mort de la maman. Et les enfants furent encore plus seuls, sans plus même les quelques sous que le papa donnait chaque semaine à Maria. C'est vrai, les voisins cherchèrent à les aider. Mais

C'est une histoire bien banale que je vous rapporte ici, et pourtant à combien d'exemplaires ne se renouvelle-t-elle pas dans notre foyer...

Evidemment, Noël est l'objet, au Rayon de soleil de Cannes, d'une grande fête. Tous les enfants réunis autour du sapin sont entourés de tous leurs amis. Après des chants choisis dans les Noël anciens, le Père Noël distribue à chacun son paquet contenant jouets et douceurs envoyés par les parrains et marraines.

Trois Noël de la Croix-Rouge

brée la Messe de Noël. Au fond de la cave voûtée s'élève un autel primitif. Les internés se serrent étroitement autour de lui. La lueur des bougies éclaire les visages aux expressions abattues et douloureuses. On y lit la faim, le désespoir et l'angoisse de leur sort et de celui de leurs familles. La messe est célébrée par des prêtres internés eux aussi. Au ton profond de leurs voix répond le cœur émouvant de l'assistance. Quand s'élève le beau chant de Noël, il est fréquemment interrompu par des sanglots étouffés.

En sortant, nous trouvons dans les longs couloirs les sœurs catholiques derrière les marmites de cacao et les paniers de pain de la collation. L'interminable file des prisonniers passe lentement. Leurs vêtements sont déchirés et leurs souliers en loques. Pendant que les uns nous contemplant avec un regard muet plein d'expression, d'autres, malgré la défense de parler, essayent de nous dire un mot de reconnaissance. Leur merci n'est pas seulement pour le morceau de pain. Il s'adresse bien plus à la Croix-Rouge qui a pu pénétrer derrière ces murs, leur donnant l'espoir qu'ils ne seront pas complètement oubliés.

Plus tard, le chef de camp nous prie chez lui. Il nous raconte que lui-même a été interné, il y a quelques années, sous le régime opposé au régime actuel. Pendant que nous l'écoutons en pensant aux arbres de Noël allumés à cet instant en Suisse, les cloches commencent à sonner. Elles proclament: «Paix sur la terre...»

G. Merz.

C'était une froide journée, comme tous les Noël. Comme si le temps se mettait en tête ce jour-là de bousculer tous les hommes pour qu'ils se réunissent dans les maisons, dans la chaude affection de ceux qu'ils aiment, dans la chaleur du foyer et de la nourriture.

Quatre enfants se trouvaient dans une maison à demi détruite par les bombes. Ils avaient bien peu de choses pour se couvrir, ils n'avaient rien eu à manger, ils étaient seuls et tristes. Ils n'avaient plus leur maman, elle était morte, ensevelie sous les débris de la maison pendant un bombardement. Ils n'avaient qu'un père, qui travaillait encore, mais qui avait pris la vilaine habitude de boire. Presque tout ce qu'il gagnait, il le portait dans les cafés, et il n'en donnait que peu ou rien à la plus grande des enfants, qui n'avait que seize ans et devait être pourtant la maîtresse du logis. Ils étaient tout seuls, ce soir de Noël, comme je vous l'ai dit, quand, soudain, dans une bouffée plus violente de vent, le papa entra. Il était plus ivre que de coutume, tout souillé de vin sur son seul habit que Maria, l'aînée, avait pris tant de peine à mettre en état. Trébuchant, il fit le tour de la chambre et, ne voyant personne, se mit à hurler de sa voix rauque: «Maria, Luciano, Romano, Carla! Allez-vous me donner à manger!» Les enfants, en l'entendant, se mirent à trembler, serrés les uns contre les autres comme pour mieux se protéger. Mais le père les trouva. Il commença à les battre, à coups de souliers, à coups de sa ceinture, à coups de tout ce qui lui tombait sous la main. Les deux garçons, Luciano et Romano, cherchaient à le retenir, mais en vain, jusqu'à ce que les voisins accourus eussent appelé les gendarmes.

Les enfants, ce soir-là de Noël, virent leur père s'en aller, chancelant, au milieu des gendarmes, vers la prison. La maison était devenue si calme. Seule Carla, la toute petite, sanglotait encore dans le silence et dans la nuit toujours plus sombre.

c'était tous de pauvres gens. Ils faisaient ce qu'ils pouvaient. C'était beaucoup, pour eux, mais bien peu pour quatre bouches affamées. Et les enfants n'arrivaient pas à trouver de travail. Maria finalement eut une place. Mais Romano et Luciano ne s'accoutumaient pas à se trouver toujours plus à la rue, sans savoir écrire presque, vagabondant ou faisant quelques commissions pour les voisins.

Douze mois passèrent, et ce fut de nouveau Noël.

Romano, le garçon maigre, pâle, déguenillé, vous ne l'auriez plus reconnu. Il avait un habit neuf, il n'aurait jamais osé espérer en avoir un jour semblable. Il était joyeux, avec d'autres enfants, tous ensemble autour d'un grand arbre de Noël tout plein de lumières. Une cheminée flambant clair répandait chaleur et joie autour d'elle. Les nappes blanches semblaient elles aussi toutes joyeuses de la fête. Pendant que les petites bougies frétilaient sur l'arbre, on chantait, on dansait, et lui aussi il recevait des cadeaux. Et il ne s'est plus souvenu des choses tristes qui avaient eu lieu. Comme si elles n'avaient jamais été. La maison n'était plus celle de jadis, mais une belle et grande maison sur les rives de la mer bleue, au milieu des pins. Et le vent pouvait bien hurler, il semblait jouer dans les branches et ne faisait pas peur. Il faisait chaud, ses habits étaient beaux, les repas étaient bons, elle était vraiment pleine d'amour la vie qu'il menait maintenant.

C'est comme un conte, je vous l'ai dit en commençant, mais un beau conte, parce qu'il finit si bien. Mais c'est pourtant une histoire vraie.

C'est mon histoire. Je suis Romano, un de ces quatre enfants, et je suis désormais au Village d'enfants de Varazze. La vie est joyeuse, entre le travail, l'étude et les jeux. Rien ne manque, ici, et on ne pourrait rien désirer de plus.

Il m'arrive rarement de me retourner pour regarder mon passé. Peut-être parce que la tristesse ne peut

Cette année-là, je remarquais un grand garçon de quatorze ans. Stani avait été admis depuis peu de temps au foyer. Ses yeux émerveillés ne quittaient pas le sapin illuminé. Lorsqu'il reçut son colis, il n'osa pas l'ouvrir et des larmes emplirent ses yeux.

«Qu'est-ce qui ne va pas, Stani?»

«J'ai quatorze ans, et c'est mon premier Noël. C'est la première fois que je reçois des jouets. Mes parents ne me donnaient que des coups. Pour Noël, j'étais enfermé à clé dans la chambre pendant qu'ils allaient faire la fête. Et ce sont des étrangers qui me gâtent, des gens qui ne me connaissent même pas. C'est trop beau...»

A. Fort.

vivre avec la joie. Peut-être parce que notre cœur chasse sans le vouloir de lui toute pensée qui l'afflige. Seulement, ces jours, une inquiétude m'effleure, à la fois si vive et si pleine de peur. Pleine d'angoisse, parce que, maintenant, je sais où est le bien, enfin. J'ai entendu par hasard une phrase: «Si pourtant il fallait fermer le village...» Et, d'un coup, je me suis senti seul, dans le vent, et le froid, le soleil aussi s'était détourné de moi, la mer effleurait doucement les écueils. Que feras-tu demain, Romano, me suis-je demandé, où iras-tu?

Un nouveau Noël s'approche, et il n'y a plus qu'un seul désir en moi: «Fais, mon Dieu, que le Village vive, fais que nous aussi, les enfants, puissions avoir pour Ton jour encore un peu de lumière.»

Romano Ottonello (15 ans).